

Lettre à Geneviève

Paul Bélanger

Number 80, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20810ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bélanger, P. (2000). Lettre à Geneviève. *Nuit blanche*,(80), 4-5.

Lettre à Geneviève

Par
Paul Bélanger

Chère Geneviève,

Benoît m'avait appris que ta santé déclinait. Toute affaire cessante, je serais sur le champ parti te rejoindre. Malheureusement, je ne pouvais pas. J'entrepris plutôt de t'écrire une lettre, pour être avec toi. Le temps de te parler silencieusement, complice de loin en loin.

Je pourrais te dire, quelques jours plus tard, l'importance de ta présence dans ma vie. Nous avons du temps, encore un peu. Je pourrais te dire à quel point j'ai aimé chaque seconde de nos rencontres furtives.

L'amour, parlons-en, tant il est, chez toi, une détermination à comprendre le monde, un moyen pour aller vers l'autre, mais aussi une résistance à une certaine morbidité du monde. J'ai aimé cette capacité lumineuse, presque acharnée, de t'émerveiller. Nous aimions l'intelligence des mots d'instinct, qui s'adressent d'abord au cœur ; partant eux-mêmes du cœur, d'une sensation qui cherche à prendre forme dans la réalité ; ils traversent le corps, la chair et ses pitiés, pour ébranler cette voix au fond de l'autre qui attendait qu'on vienne.

Et tu sus mieux que tout autre, immédiatement dirais-je, dès les premiers mots du premier livre, que



Photo : A.-M. Guérineau

Geneviève Amyot, août 1980

la voix, le corps et la pensée sont indissociables. « Je recommence au commencement de mon corps cent trois fois déjà par monts et par morts d'avoir cassé la gueule des soleils entachés... », écris-tu dans *La mort était extravagante*. Nous avons reconnu quelque chose comme une voix, et l'autre s'était levé. Nous étions en chemin, sans toutefois savoir encore où nous allions.

Est-ce à la fête des oiseaux, dans cette même chapelle où nous nous retrouvons ce soir, dont nous

défendions autrefois qu'elle existât, témoignant de sa valeur par cette fête, justement, qui s'appelait « Fête des oiseaux » ? Il me semble que cela te convient, comme nom de fête. Est-ce là, dans la chapelle ardente où le froid cinglait les membres, et où flottait l'haleine blanche du public, que j'entendis pour la première fois ta voix de poète ? La parole sortait de ta bouche en de petits nuages blancs. C'était l'une de ces nuits où la poésie va jusqu'à l'aube sans discontinuer. Cette nuit-là, j'ai vu une femme s'avancer, frêle, et lire de sa voix tremblante – mais ô combien forte et juste – des poèmes qui m'avaient saisi, tranchant comme l'épave précise.

Est-ce plus tard que je t'ai lue dans un livre ? Toujours que je pus te dire que ces poèmes m'avaient instruit de la vie, de la mort et de la poésie.

La vie, nous y voilà de nouveau. Toi, la batteuse contre les affronts de la vie ; la lumineuse, voulant que joie et douleur cohabitent enfin, sans qu'il soit besoin de les séparer, comme d'un mal. Nous le savions : la mort est dans la vie, la compagne obscure que tu sais tout près, à côté de ton souffle, voire dans ton souffle toujours aux prises avec le non-sens.

Nous sommes tellement ridicules, comme tu le disais parfois, comme si notre vie tenait dans la force de notre rire. Grand rire qui traverse le temps jusqu'à son point aphone, tragique. Ce rire, tout léger et discret, grave et incisif, habite chacun de tes poèmes. Chaque mot l'y porte jusqu'à son point critique, où la voix casse sans discontinuer, nous laissant à la surprise de ne plus reconnaître le chemin où nous marchons. La route bifurquait sur un chemin de traverse, sans bord, nous ramenant à cet étonnement même de vivre. Comme si on traversait la vie en oblique, par des raccourcis qui n'en sont pas, par des secrets beaux comme des métaphores. Et chaque fois, usant de la matière concrète pour répondre à l'assaut du temps (dont tu sais qu'il t'est compté), j'allais dire contre cette insulte où la beauté s'éteint ; j'entre à mon tour dans l'expérience du monde, par ta voix unique et reconnaissable.

Bien plus tard, tu me parleras de ce manuscrit dont tu ne savais que faire et qui s'intitulait, comme chacun le sait maintenant, comme chacun le saura : *Je t'écrirai encore demain*. Ce manuscrit que nous avons aimé, immédiatement, Hélène et moi. Cette incertitude n'était pas feinte, elle reposait sur la passion que l'on éprouve pour des objets fétiches que l'amour rend obscur et mystérieux, même que parfois, on est incertain qu'il fût jamais écrit par nous. Ce manuscrit que nous avons été heureux de faire, ensemble, les lecteurs ne s'y tromperont pas, qui grandissent autour du livre. Texte beau comme l'étoile fixe qui nous attire dans sa sphère. Ce n'est pas seulement que tu donnais la pleine mesure de ta poésie, mais parce qu'une élévation nous prenait, nous entraînant dans un trajet où l'amour, la beauté, la bonté bouleversaient tout ce que nous pensions éprouver à l'égard d'un être cher. Non parce que nous entrons dans ton intimité, ou encore dans l'intimité d'une relation, mais parce que l'intime devenait la matière universelle du monde refaçonné par le poème.

Il t'en coûtait, toi qui écrivais dans un corps à corps perpétuel avec l'insensé, cherchant à donner sens, du moins quelque parole, offrant ta brûlure. Et quel poète n'est pas descendu, là où cesse tout artifice ? N'est-ce pas la vraie nature de la beauté, que d'êtreindre ce vide intense, où la langue existe, hors toute possibilité de

vie ? Quelle amitié ne s'est aventurée dans ces territoires sombres ? Lumière noire. Incandescence. Y a-t-il une amitié meilleure que cette adresse à l'absent, à l'ami disparu ? L'ami, c'est-à-dire tout vivant, tel quel, que nous aimons. Davantage, le souci d'une présence qui s'est forgée patiemment, traversant les spectres – la mort toujours à l'orée de l'œil, pointant son vieux museau vers nos chairs pitoyables. Et quel mot allais-tu trouver, qui transformât ce moment de stupeur tragique en un rire ?... Comme le rire pincé de l'absent.

Je trouve une certaine sagesse dans cette lutte à finir avec le non-sens. Le grand fleuve et la nature surgissent, présences élémentaires de la vie. À leur tour, ces lettres forment un alphabet magique, qui ébranle nos pieds bien enracinés dans la terre. Cela, que tu aimais sans défaillir. Poésie véritable où le monde et la parole ne font plus qu'un. Poésie verticale, qui descend dans son corps puiser ses images-pensées.

La vocifération native de tes lettres, de tes poèmes, m'inspire et m'éclaire de ce que la poésie est à la fois exigence et vie, durée et mémoire ; et que tout ce qui semblait perdu est retrouvé, tout autre.

Je me souviens : nous regardions le fleuve, et j'écoutais tes paroles entrecoupées de longs silences méditatifs. Le fleuve, encore lui, encore différent, drainant nos regards. Nous étions ensemble, encore un peu. Tout comptait. Et en particulier cette lumière qui entrainait de plein fouet, merveilleuse, force limpide et chaleureuse, tel un train fou, épuisant dans la nuit son rythme infrangible. Nous étions dans la neige, légers. Vieux compagnons de blessure. Nous glissions sur un tapis d'air. Rien n'importait davantage que ces minutes. Tu n'arrêtais pas de réfléchir et de te nourrir de vision. Il faut bien le dire. Ce fut trop bref. Et tout être qui s'en va ne revient jamais en nous qu'en fantôme. Voilà, tu y es, avec les autres qui m'habitent. Une vie n'est jamais la même, après une mort. Nous le savions. Mais il faut maintenant en refaire l'expérience. Toutefois, je ne voudrais pas te laisser sur cette fatigue d'exister. Je voudrais te dire que tes mots nous feront vivre encore longtemps ; et surtout je voudrais te dire que je t'écrirai encore demain. **NS**

Bibliographie de Geneviève Amyot

La mort était extravagante, avec trois dessins de Madeleine Morin, Le Noroît, 1975 ; *L'absent aigu*, Quinze, 1976, VLB, 1979 ; *Journal de l'année passée*, VLB, 1978 ; *Dans la pitié des chairs*, avec un dessin de Madeleine Morin, Le Noroît, 1982. Édition limitée à 1 000 exemplaires, dont 100 numérotés à la main, signés par l'auteure et l'artiste, et réservés aux Amis du Noroît ; *Petites fins du monde*, VLB, 1988 ; *Corps d'atelier*, avec neuf tableaux de Michel Pelchat, Le Noroît, 1990 ; *Je t'écrirai encore demain*, avec cinq tableaux de Yolande Bernier, Le Noroît, 1994 et 1995.